

La dame du troisième étage.

Elle a dit qu'elle arrivait de Clermont-Ferrand.

Débarquée un jour avec deux valises, elle s'est installée dans l'appartement du troisième étage laissé libre après le décès du père Julien.

Lucien lui a donné un coup de main pour faire passer les bagages dans l'escalier.

L'immeuble n'est pas neuf, il n'a pas d'ascenseur et les montées sont étroites. Une dizaine de locataires l'habitent. Ils se connaissent, ils sont là depuis toujours, jeunes couples devenus vieux, qui ont trimé leur vie durant à l'usine de textiles voisine et qui n'ont jamais voulu ou pu aller ailleurs. Ils disent qu'ils seraient bien partis d'ici s'ils en avaient eu les moyens mais ça n'est pas vrai. L'inconnu leur a toujours fait peur. Leurs habitudes sont là et ils connaissent même le nom du chat de tous les habitants.

Les commerces autour d'eux ont souvent changé de propriétaire, mais tant que la petite épicerie tenue par la Monique restera au coin de la rue, tout semblera pareil. Ils vivent de peu et ils trouvent là tout ce dont ils ont besoin. Le supermarché est trop loin et puis les produits y sont moins bons. Ils disent dans leurs publicités qu'ils sont moins chers mais eux, ils savent bien que ce ne sont pas les mêmes marchandises et que dans le baril de lessive que vend la Monique, il y a plus de poudre que dans celui du Super.

Les enfants, mariés, n'habitent pas très loin, ils sont partis s'installer dans le bourg voisin. Ils ont bien fait. Ils ont été eux aussi embauchés dans l'usine de textiles. Dieu merci, le nouveau patron, qui est le fils de Monsieur Pérot, l'ancien directeur, est un bon gestionnaire et ils n'ont pas entendu parler de licenciements. L'ancien directeur, qu'est-ce qu'il était gentil ! Et pas fier ! Il n'avait pas fait d'études. Son fils, qui le remplace, a, lui, fait toutes les écoles. Il est plus distant, moins familier, il n'a pas le temps, il court toujours et ne s'arrête jamais pour parler aux ouvriers. C'est la vie moderne, c'est comme ça.

Les grands enfants des locataires viennent souvent dans l'immeuble, une ou deux fois par semaine, le lien ne s'est pas coupé avec les parents, dans l'ensemble, ils ont bien su les éduquer. Certaines familles, tout de même sont mieux loties. La mère Germaine, sa fille s'est mariée avec un étranger. Un étranger blanc, quand même ! Mais elle est partie loin. Ça fait trois ans au moins qu'elle ne l'a pas revue. Tout le monde la plaint bien ! Elle a beau faire comme si de rien n'était, comme si tout allait pour le mieux, les autres savent que ça ne lui fait pas plaisir de voir arriver des visites chez ceux d'à côté et personne chez elle. Du reste, lorsque ça se produit, les voisins de Germaine savent afficher leur plaisir avec discrétion mais il faut bien reconnaître qu'eux, au moins, on ne les a pas oubliés. Ils ont des enfants à proximité, qui sont polis, affectueux, et qui connaissent tout le monde ici. Ils sont comme chez eux et sont toujours bien accueillis. La mère Germaine, ça la fait un peu maronner que sa fille soit loin, mais pour rien au monde, elle ne le montrerait et ces jours-là, son rire envahit l'escalier un peu plus fort que d'habitude.

Personne ici ne s'occupe des affaires des autres, chacun chez soi et tout le monde est aimable, serviable. On ne voit rien, on n'entend rien, on ne dit rien, on est discret, même si, c'est bien humain, on n'en pense pas moins.

L'immeuble a quatre étages. Il a été construit dans les années cinquante. C'était très beau à l'époque. Chacun a tout trouvé ici, une large cuisine et une salle de bain avec une baignoire. Plus besoin de se laver les pieds dans la cuvette émaillée qui servait pour les légumes et de baigner le petit dans la grande bassine galvanisée. Quel bonheur, quand ils ont emménagé ! Et puis, ça s'est bien trouvé, ils se connaissaient tous depuis l'usine textile. Déjà, cette usine avait été une aubaine, ça leur avait donné l'autonomie du salaire. Il n'était pas bien gros mais dans les fermes d'où ils venaient, l'argent existait si peu. On y avait vécu en autarcie, en utilisant les produits du jardin, les poulets, le cochon, le veau. Ca n'était pas si mal. Les jours de communion, de baptême, on était au moins trente à festoyer de une heure l'après-midi jusqu'à huit heures le soir. On avait préparé trois entrées, le poisson, deux viandes, bœuf et volaille, des desserts à tire-larigot. La bombe glacée avait été préparée chez le boulanger, crème de fête jaune vanille, enfermée dans un cylindre de fer blanc, gardée dans le frais de la cave sous des copeaux de liège et démoulée au dernier moment. Ces jours-là, ça ne tirait pas. La bouteille de pastis maison circulait. Il fallait faire bien attention à ne pas tribouler la poudre jaune déposée au fond du litre et qui lui donnait sa saveur. Le tisonnier chauffé à blanc que l'on avait auparavant trempé dans le liquide pour lui enlever son goût de gnôle n'avait pas forcément été très efficace mais qu'importe, personne ne s'en apercevait, les gosiers étaient bien affûtés. Le vin coulait ensuite, gentiment, blanc et rouge, piquette dont les oncles se satisfaisaient et qui leur mettait un coup dans l'aile. Vers cinq heures, le volume sonore avait augmenté. Les visages s'empourpraient, les femmes si réservées d'habitude gloussaient un peu plus fort et il se trouvait toujours un grand-père pour en raconter une bien bonne et bien cochonne après qu'il eut vaguement vérifié que les enfants, qui n'en perdaient pas une, étaient partis jouer. Cela faisait rire même la grand-mère qui se cachait alors derrière sa main pour que son quant-à-soi demeure malgré tout. La marmaille, bien avant les desserts, avait disparu, sa patience épuisée par la longueur des rituels familiaux. Elle traînait partout, s'ébattait dans les hangars, faisait de l'amoncellement des bottes de paille dans les greniers, un terrain de jeu privilégié. Certains revenaient parfois aux abords de la table du banquet pour écouter, mine de rien, les blagues. D'autres, en pleurs, venaient montrer leur coude ou leur genou écorché. Un coup d'eau-de-vie sur la plaie et ils repartaient jouer.

Ils en parlaient encore, les habitants de l'immeuble ! Ils avaient tous connu ça.

Ils ont le sentiment de n'avoir manqué de rien dans leur appartement. Les peintures ont été refaites trois fois en cinquante ans et puis ils ont su ajouter leur petite touche personnelle dans les pièces, de jolis bibelots sur les meubles, des canevas amoureusement brodés sur les murs. Que demander de mieux ? Certes la baignoire n'est plus aussi rutilante, elle a pris des impacts, mais en gros, ça va. Ils sont bien ! Il leur vient bien pourtant quelquefois l'idée que leur vie, depuis leur jeunesse, a changé, et pourtant, qu'elle n'a pas changé. Les belles tapisseries, les portes vitrées, les chambres, le propre, quoi, qu'ils ont trouvé ici ne les empêche pas de tirer le diable par la queue. Ça va, ça va bien, même, ils s'en sortent, mais quelquefois, il leur trotte dans la tête qu'ils ont peut-être été bien couillonnés. Ce sentiment, pourtant, ils ne le laissent pas vivre en eux, ils le chassent, ils l'enfouissent bien loin dans leur cœur, c'est juste un petit affleurement de temps en temps, les jours où il fait gris. Ce sont de braves gens et la vie de chacun est bien ordonnée, personne n'embête personne, tout le monde parle à tout le monde, avec délicatesse.

Ainsi, lorsque la Jeanne met sa télé trop fort – elle est un peu sourde – les remarques ne se font pas directement, c'est la Monique, l'épicière, qui lui dit que les gens se plaignent et parlent de porter plainte.

Les chats de la Germaine, elle en a six, vagabondent un peu dans l'escalier qui, du coup, sent la pisser, mais bah ! Tout le monde l'accepte, en tout cas, personne ne lui en a jamais parlé. Pensez, ça lui ferait trop de peine. D'ailleurs, il n'y en a plus que trois, des chats. Le blanc et les deux noirs ont disparu un jour, on les a retrouvés pattes en l'air et le ventre gonflé près de la poubelle. Probable qu'ils avaient mangé des choses qui leur ont fait mal. Depuis, le Germaine garde chez elle les trois qui restent.

C'est comme les Rival, ils se disputent souvent. Le père Rival, quand il revient de jouer aux boules et qu'il a bu un coup de trop, a l'habitude de mettre une torgnole à sa femme. Entre nous, elle ne la vole pas parce que les autres jours, c'est lui qui prend, elle lui est toujours dessus, à crier et à le harceler. Dans l'immeuble, tout le monde est compréhensif et sait faire la part des choses. C'est la vie, dans un couple, il y a toujours des petites anicroches et puis, c'est l'affaire de chacun, il n'y a pas de raisons de s'en mêler. Depuis le temps que ça dure, ça ne va pas changer maintenant. Un jour, une assistante sociale est venue mettre son nez mais elle n'a rien trouvé à redire. Les Rival lui ont fait savoir que tout allait bien et qu'ils ne comprenaient pas pourquoi elle était venue. Madame Rival est repartie dans sa cuisine éplucher ses légumes et le père Rival a proposé à l'assistante sociale de boire la goutte. Elle n'a pas voulu. Ce sont toutes de petites natures, pas bien costaudes. Pourtant, la goutte, ça ne se refuse pas, ça ne peut pas faire de mal. Le père Rival se demandait si elle aurait tenu le coup à traire les vaches et à monter les gerbes comme le faisait sa grand-mère. Il n'était pas très content qu'elle n'ait pas pris la goutte mais bon ! Les jeunes générations, c'est comme ça. La pauvre, d'ailleurs, n'a pas eu de chance. Lorsqu'elle est passée sous le balcon pour rejoindre sa voiture, Madame Rival était justement en train d'arroser ses fleurs avec l'eau de lavage des légumes comme elle le fait chaque fois, car elle n'est pas gaspilleuse. Elle a eu un geste un peu brusque et l'assistante sociale a reçu tout sur la tête. Madame Rival s'est bien excusée. Que voulez-vous, ce sont des choses qui arrivent.

La dame du troisième, lorsqu'elle est arrivée, a été bien accueillie.

Le Lucien lui a monté ses valises. Il aime bien faire ça. Il a la galanterie de laisser passer les dames devant lui lorsqu'elles montent l'escalier. Il traîne un peu derrière. Il a sa récompense lorsqu'à travers les barreaux de la cage d'escalier, il aperçoit un bout de la culotte de la dame. Il n'est pas méchant. Il faut dire aussi que la Janine avec qui il s'est marié il y a cinquante ans n'est pas une marrante, et sa culotte à elle, il ne la voit pas souvent.

La dame du troisième était contente, tout le monde est venu la voir, admirer son intérieur, apprécier la propreté, les rangements, tout. Vous savez, quand vous entrez dans un intérieur, vous savez beaucoup de choses sur la personne qui l'occupe. Les habitants de l'immeuble, ils ne sont pas curieux mais ils aiment bien savoir, des fois qu'il faudrait rendre service ou apporter des conseils.

La dame du troisième, elle n'était sans doute pas très riche. Elle n'avait pas grand-chose et on n'a jamais vu de démenageurs lorsqu'elle s'est installée. Elle avait tout dans ses valises.

Au bout de trois jours, en recoupant tous les renseignements, la mère Rival, la Monique et la Janine ont su à peu près qui elle était. Elle venait de Clermont-Ferrand, elle avait travaillé dans l'usine de pneus. Ça avait été difficile d'avoir des détails parce que la dame du troisième n'était pas bavarde, ça ne lui disait rien de raconter son ancienne existence, elle était un peu renfermée.

La Jeanne, qui savait beaucoup de choses de la vie, estima qu'elle devait être déprimée. Enfin, petit à petit, tout le monde sut qu'elle était divorcée. Elle en avait eu marre de ramasser des raclées de la part de son mari, un contremaître pourtant, qui ne supportait pas qu'il n'y eut que des hommes dans son entourage de travail. Elle avait pourtant tout fait pour passer inaperçue, pour que personne ne la remarque, pour ne donner prise à aucune critique aussi bien dans ses tâches d'ouvrière que dans sa conduite d'épouse, mais le mari, à la voir toujours entourée d'hommes, forcément, était un peu jaloux. Et si, par hasard, un des hommes de l'équipe lui avait fait de l'œil ? Il était bien normal qu'il réagisse, on n'est pas de bois ! Evidemment, on pouvait discuter du fait que les raclées aient été, en quelque sorte, préventives, juste pour lui enlever l'idée, à sa femme ! Il aurait mieux fait d'attendre que ça se produise, encore que ça, une fois que le mal est fait ...

Mais elle, elle n'aurait pas dû divorcer, quitter comme ça sa famille, sa ville.

Elle avait attendu que ses enfants soient grands, mais tout le monde dans l'immeuble savait que les enfants, même grands souffrent, et puis un divorce, dans le monde ouvrier, ça ne se fait pas. Elle aurait dû prendre son mal en patience. Tout le monde a ses petites misères. La mère Rival, qui en connaissait un bout, question torgnole, désapprouvait fermement. Si elle, elle avait divorcé chaque fois que le père Rival lui en avait mis une, elle serait bien avancée, maintenant ! La dame du troisième, en plus, ne parlait pas aux gens, il fallait lui arracher les paroles. Elle aurait pu faire un effort, tout le monde était gentil avec elle, lui demandait comment ça allait, quand son déménagement arriverait, si ses enfants allaient venir la voir ... Avec le temps, elle disait de moins en moins de choses et c'était énervant, plus vous êtes aimables avec les gens, moins ils vous le rendent. Après tout, on ne la connaissait pas, cette femme. Elle venait d'où ? Elle l'avait dit, mais c'était où, Clermont-Ferrand ? Et puis toutes ces histoires, à la fin ! Il n'y a pas de fumée sans feu, on ne demandait qu'à l'accueillir mais il ne fallait pas qu'elle fasse sa fière. Ici, on était des ouvriers, on n'est pas fier soi-même et on n'aime pas les gens qui la ramènent.

Le Lucien, au début, il lui avait monté ses courses mais petit à petit, il en a eu marre, et puis elle était toujours en pantalon. Ca ne valait pas le coup, même en faisant en sorte de traîner un palier derrière.

La Germaine avait ressorti ses chats et ils avaient pris l'habitude de pisser pile sur le paillason de la porte du troisième. Il faut dire que le Lucien, qui habitait au-dessous, avait pris ces chats en pitié et mettait du lait juste à côté du paillason de la dame.

La Rival, qui avait son logement au-dessus du sien, peut-être parce qu'elle se faisait vieille, laissait de plus en plus souvent son eau de lavage des légumes s'écouler sur le balcon du dessous et secouait ses balais tant qu'elle pouvait sur la fenêtre du troisième.

La Jeanne devenait vraiment sourde et sa télé gueulait de plus en plus. La dame du troisième en prenait plein les oreilles. Elle en parla à la Jeanne qui lui expliqua que puisqu'elle était sourde, il fallait bien qu'elle écoute fort et puis, qu'est-ce que vous voulez, avec ces cloisons tellement minces qu'on entend le voisin casser les biscottes de son petit déjeuner, que pouvait-on faire ?

Sans doute la petite délinquance commençait-elle à apparaître dans le quartier. La Germaine en tout cas l'affirmait, ils en parlaient à la télé. Toujours est-il que plusieurs fois, la dame du troisième trouva sa serrure encombrée de chewing-gum ou de papier.

Elle dut faire venir trois fois le serrurier qui ne se déplaçait pas gratuitement. Un jour où elle ne put rentrer chez elle, elle resta fermée dehors jusqu'à minuit. Elle était allée toquer aux portes de palier au-dessus et au-dessous mais personne n'avait répondu. Ils n'avaient sans doute pas entendu. Il est vrai que c'était pendant la Coupe du Monde de foot, ils devaient tous être devant leur poste de télé, tous solidaires de l'équipe de France.

Un jour, la dame du troisième a repris ses valises et le train pour Clermont-Ferrand. Son mari jaloux l'a accueillie à bras ouverts, il lui a pardonné. Il a promis de ne plus la battre. A la mairie, ils se sont remariés, pour régulariser. La dame du troisième est enfin heureuse, maintenant. Elle doit être en mauvaise santé cependant. Elle est probablement tombée dans l'escalier plusieurs fois cette année, on l'a vue à deux reprises avec le bras en écharpe. La semaine dernière, elle était toute bleue sur la tempe et vers l'œil. Elle s'est cogné la tête contre un meuble.

C'est la vie et l'un dans l'autre, ça va pour elle.

